

—Mort à ceux qui s'évadent! criait-on au dehors.

—Vengeance! vengeance!

Et ces clameurs se mêlaient aux cris de détresse des victimes.

—Entends-tu, me disait le père Joseph, les derniers soupirs de l'un de nos frères? C'est une âme que Dieu dégage de son enveloppe corporelle, pour la transporter pure au séjour des joies ineffables.

—En voilà un qui a réglé ses comptes, criaient les assaillants.

—Il faut maintenant traîner son cadavre et le mettre en pièces, répondait un autre d'une voix épuisée.

—N'insultez pas les cadavres, ajoutait un troisième.

—P'ix aux morts, pourvu que les vivants ne nous échappent pas.

Je continuais de tenir le père Joseph étroitement embrassé, et je lui dis :

—Je ne regrette pas de mourir, moi qui ne suis bon à rien; mais ne puis-je faire un effort pour vous sauver, vous, mon Père, qui serez si utile demain à ceux-là mêmes qui désirent aujourd'hui votre mort?

—Crois-tu donc, me répondit-il, que ma mort, si elle entre dans les desseins du Ciel, ne puisse pas être plus utile à nos malheureux frères que toutes les fatigues d'une vie déjà affaiblie par l'âge et la souffrance? Ignorestu que les fureurs des hommes, pareilles à la foudre, s'éteignent et disparaissent dès qu'elles sont arrivées au dernier degré de leur force destructive?

Un bruit formidable qui fit trembler le sol sous nos pieds, interrompit le père Joseph. Une des portes incendiées venait de s'écrouler. Elle était séparée de l'église par une cour dans laquelle se précipitèrent les agresseurs.

—Manuel, me dit le père Joseph, notre poste est au pied des autels, et notre devoir est de mourir prosternés devant le sanctuaire. Courage, ô mon fils, au nom de Dieu qui a comblé pour nous la mesure de toutes les amertumes et de toutes les douleurs.

Nous nous dirigeâmes alors vers l'escalier par où nous étions montés. Sans doute la porte qui y conduisait s'était refermée derrière nous, car elle nous opposa de la résistance.

Nous réussîmes cependant après beaucoup d'efforts, et la porte s'ouvrit avec bruit.

Des reflets rougeâtres nous éblouirent, et nous crûmes d'abord que l'incendie avait gagné l'église.

Mais bientôt nous aperçûmes sur la première rampe de l'escalier un homme qui avait les bras étendus, et qui tenait de la main gauche une torche enflammée, et de l'autre un poignard effilé. Il affectait un air riant, mais ses regards sombres et son pâle visage contrastaient avec l'immobilité de son attitude.

—Dans quel but venez vous ici, mon frère? lui demanda le père Joseph du ton le plus calme.

—Je viens vous dire que votre heure est arrivée, répondit le terrible fantôme. Déormais plus d'hypocrisie sous le cilice, plus d'arrogance sous le froc, plus de desseins ambitieux cachés sous un habit couleur de cendre. O vous qui avez pris le néant pour devise, n'est-il pas vrai que notre passé et notre avenir ne sont que poussière?

—Insensé, lui demanda le père Joseph, crois-tu que ta fureur elle-même soit autre chose qu'une vaine poussière?

—Oui, répondit l'homme à la torche, mais c'est une poussière qui va anéantir une autre poussière.

—As-tu encore tes père et mère? reprit le père Joseph comme s'il parlait à un homme dont le sort l'eût vivement intéressé.

—Je ne les ai pas connus, répondit machinalement l'incendiaire.

—As-tu des frères ou des sœurs?

—Je navigue seul contre vents et marée.

—Tu as sans doute des enfants?

—Ma fureur contre vous m'en tient lieu, et je la nourris nuit et jour.

—Tu crois du moins en Dieu, n'est-il pas vrai?

—Oui, mais non pas dans le Dieu qui te sert de masque, hypocrite.

—Tu te trompes, infortuné; mon Dieu est aussi le tien. Ne crois pas que ce soit le désir d'échapper à tes mains qui m'inspire ce langage. Me voici à tes pieds, mon malheureux frère. Je t'en conjure, ne dégrade pas la noblesse de ton âme, et ne te perds pas pour toujours. Ce n'est pas pour être incendiaire et assassin que Dieu t'a créé.

Et je vis le père Joseph s'agenouiller comme un suppliant devant cet homme implacable.

En ce moment nous entendîmes des cris et des imprécations terribles dans l'intérieur de l'église, dans le chœur, dans les tribunes, et tout près de nous. Un autre homme accourut précipitamment.

—Holà hé! as-tu encore fait une capture dans ce colombier? Je vais t'aider à l'achever. Sur les deux, je t'en laisse un.

Et levant son bras nu et armé sur le père Joseph, il frappa celui-ci, et retira son arme teinte du sang le plus innocent et le plus pur qui ait jamais circulé dans des veines humaines.

—Maintenant, aux cellules! cria cette hyène altérée de sang.

Il me sembla que l'homme à la torche hésitait à renouveler le coup porté par son compagnon. Je le regardai fixement, et je crus reconnaître ses traits, quoiqu'ils fussent altérés par le temps et la fureur. Le père Joseph était tombé inanimé dans mes bras.

—Au nom d'une personne qui vous fut autrefois très-chère, dis-je à l'incendiaire, tuez-moi si tel est votre bon plaisir; mais épargnez le dernier souffle de vie qui reste à ce vieillard.

—Quelle est cette personne qui me fut si chère? dit avec étonnement l'homme au flambeau.

—Elle s'appelait Adèle, répondis-je d'une voix étouffée qui put à peine s'échapper de mes lèvres.

Cet homme laissa tomber son poignard, et la torche trembla convulsivement dans sa main.

Je me levai : je chargeai le père Joseph sur mes épaules, et je m'enfuis sans savoir où. Tantôt les reflets rougeâtres de l'incendie éclairaient ma route; tantôt la fumée me forçait à reculer et menaçait à me suffoquer. Hors d'haleine, je fus plusieurs fois sur le point de m'arrêter; mais des cris pénétrants et des pas précipités me firent comprendre que j'étais poursuivi; et pressant ma course, j'arrivai dans la grotte, j'ouvris la porte des catacombes et j'entrai dans la galerie sépulcrale. Epuisé de lassitude, je m'étendis à terre près de mon précieux fardeau.

Le père Joseph ne donnait plus signe de vie.

La fatigue, l'agitation et l'effroi me tenaient dans un état de langueur extrême pour le corps, et d'exaltation fébrile pour l'esprit. Je rêvais tout éveillé. Il me sembla que le père Joseph était un très-bel enfant, innocent et candide, dont on m'avait confié la garde. "Fuis avec lui, me criait-on, de cette ville en proie aux flammes, et incendie de la main de ses propres fils; fuis et sauve cette aimable créature." Je pris la fuite. Je n'étais plus un religieux, mais un homme comme les autres. De temps en temps je jetais un regard vers la ville embrasée. Tout à coup, m'étant retourné du côté de l'enfant, je poussai un cri d'effroi. Un homme, tenant une épée à la main, me l'avait enlevé, et l'enfant s'était jeté à ses pieds et embrassait ses genoux, le conjurant de lui servir de père. L'homme à l'épée se laissait attendrir. Mais en ce moment se présenta un autre homme qui brandissait un poignard. Ils n'avaient tous deux d'autres vêtements qu'une chemise et un pantalon ensanglantés. En vain le premier voulut-il arrêter le bras de l'autre; je vis celui-ci retirer son poignard teint de sang de la poitrine de cet être incomparable. Je courus vers l'enfant, je sondai sa blessure, et je m'efforçai d'étancher son sang, et de le rendre à la vie qui semblait vouloir l'abandonner. Je le couvrais de baisers, je l'appelais mon unique espoir et ma seule consolation sur la terre, et je le suppliais avec larmes de ne pas me laisser dans la solitude et l'abandon.

La voix tendre et douloureuse du père Joseph me fit rentrer en moi-même, car c'était lui que je tenais embrassé dans mon délire.

—Où sommes-nous? me dit-il; quelle est cette obscurité? Que signifie ce bruit qui a retenti au-dessus de nos têtes, comme si tout l'édifice allait s'écrouler? Et qui es-tu, toi dont je sens les larmes brûlantes couler sur mes joues?

—Mon Père!

—Manuel, ta voix retentit agréablement à mon oreille, mais tes sanglots me font de la peine. Où m'as-tu conduit, mon fils?

—A la galerie des sépultures. Que puis-je faire pour vous rendre à la vie?

—C'est Dieu qui t'a inspiré. Ici est le lieu de repos que je souhaitais pour ma dépouille mortelle.

—Dieu vous rendra de nouvelles forces; le calme peut succéder à la tempête.

—Oui, les jours du calme éternel sont arrivés pour moi. L'orage que tu entends se déchaîner sur nous, ne troublera plus désormais mon repos.

—De grâce, mon Père, ne me parlez pas ainsi, car vous me déchirez le cœur.

—Courage, au nom de Dieu! t'ai-je dit quand nous avions à nos pieds la tempête et les flammes. Maintenant que l'incendie et la tourmente se déchaînent autour de nous, je te crie encore: Au nom de Dieu, courage! car s'il te sauve, c'est qu'il a ses vues sur toi. Ecoute-moi bien, et recueille avec soin mes paroles.

—Je vous entends, mon Père.

—De même que les catacombes ont une entrée, elles ont aussi une issue, par laquelle tu pourras sauver nos reliques, si le Ciel.....

—Continuez, mon Père, je vous écoute.

—Donne-moi la main, Manuel; promets-moi que, si tu connais mon assassin, tu l'aimeras comme je l'aime moi-même.

—Je vous le promets, mon Père.

—Que tu tâcheras de sauver son âme, et que, s'il a des enfants, tu les aimeras et les élèveras comme s'ils étaient tes frères.

—Je vous le promets.

—L'entrée, tu la connais; mais tu ne dois pas t'en servir de peur que les ossements de nos frères ne deviennent le jouet des sacrilèges.

—Je le sais, mon Père.

—La sortie..... ô mon Dieu!..... Manuel, adieu pour toujours!

—Répondez-moi, mon Père.

En prononçant ces mots, je saisis les deux mains du vénérable vieillard.

Mais il ne me répondit pas.

—Mon Père! répétais-je.

Il ne me répondit pas davantage.

Je collai mes lèvres sur les siennes.

Et ces voûtes sépulcrales recueillirent le dernier soupir de l'homme le plus vertueux que j'aie jamais connu.

XLIX.

Je ne sais si je réussirai à faire comprendre ce que je ressentis dans ce moment douloureux. J'avais vécu quatorze ans dans la société de cet incomparable modèle de toutes les vertus, quatorze années pendant lesquelles je puis dire que je ne pensais pas par moi-même, et que je passai dans une sorte d'extase, transporté chaque jour d'une nouvelle admiration pour celui qui était mon ange tutélaire ici-bas. Sa conduite publique et privée, sa charité, l'ineffable onction de ses discours me remplissaient d'enthousiasme. Je trouvais qu'il n'était pas possible de rien faire de mieux que ce qu'il faisait, ni de prononcer des paroles à la fois plus dignes et plus aimables que celles qui découlaient de ses lèvres. Je n'avais pas besoin de lui voir opérer des miracles pour le regarder comme un saint. Il me suffisait de l'entendre, de suivre ses pas, de voir comme il savait répandre la paix au sein des familles et la joie dans les cœurs, et tirer les larmes des yeux mêmes qui étaient sur le point de s'éteindre. Je ne pouvais rien faire qu'il ne l'eût

fait avant moi, et si le Ciel m'inspirait une heureuse pensée, je venais à peine de la concevoir qu'il l'avait déjà mise à exécution. Que l'on juge donc de mon angoisse quand je vis à mes pieds, couvert de sang et inanimé, le seul homme qui, au milieu des ténèbres de la vie, m'avait pris par la main et guidait sûrement mes pas à travers mille précipices. Près de moi venait de s'éteindre pour toujours le flambeau de mon existence.

—Je n'ai plus de père! m'écriai-je d'une voix entrecoupée de sanglots.

—Je n'ai plus de père! répondirent par deux fois les échos de la voûte funèbre, comme si les murs se fussent renvoyés mutuellement cette voix humaine qu'ils n'étaient point habitués à entendre.

—Je n'ai plus de père! répétais-je en me laissant tomber sur ce corps que commençait à gagner le froid du sépulcre.

Il semblait que l'accablement et peut-être le désespoir dussent s'emparer de mon âme; toutefois il n'en fut pas ainsi.

(A continuer)

SOUVENIRS INTIMES SUR THEOPHILE GAUTIER

M. Ernest Feydeau s'est amusé à écrire dans les derniers jours de sa vie, ce qu'il a appelé des *Souvenirs intimes* sur Théophile Gautier. Le sujet était si riche que les *Souvenirs intimes* de M. Feydeau ont ça et là quelques anecdotes piquantes et quelques documents intéressants.

Les lettres adressées à l'auteur de *Fanny* sont d'un style familier, qui trahit néanmoins le fantaisiste. Gautier ne se gênait point pour dire à son correspondant ses vérités: il l'appelait le "colonel du régiment empanaché des métaphores"; il le raillait sans trop de ménagements. La première de ces lettres est celle d'un homme enrhumé qui décrit son mal avec une drôlerie réjouissante:

"Mon cher Ernest, colonel des métaphores, ne m'attends pas aujourd'hui. Je suis pris d'un tel rhume de cerveau, gorge et poitrine, que j'éternue, tousse et crache en même temps. Triplicité phénoménale peu réjouissante! Je suis assis sur ma peau comme les Samyasis de l'Inde, non pas entre quatre réchauds, mais entre quatre mouchoirs, ahuri, abruti, larmoyant, l'œil et le nez rouges, versant des Niagaras de flegmes, pituites, glaires et autres mucosités. A peine si je puis fumer. Jugo un peu!"

"Tom ami Théo, devenu temporairement le père Ducantal.

"THEOPHILE GAUTIER."

Un autre billet, daté de Saint-Petersbourg, se termine ainsi:

"Je ne te fais pas de littérature sur ce chiffon de papier. J'en envoie au *Moniteur*, c'est bien assez. On ne gèle pas trop ici. Grâce aux poêles et aux fourneaux, on voit plutôt l'hiver qu'on ne le sent. Mais je ne cache pas que je préfère Alger, Malte ou Smyrne comme température habituelle. Je suis un fils du soleil, et cependant j'aime la neige. On dirait du marbre de Paros en pouire. C'est peut-être la poussière des statues que râcle là-haut avec la râpe et le papier de verre le grand plastique, fabricant des mondes.—Je finis sur cette idée à la Cyrano de Bergerac, d'assez mauvais goût pour te plaire.

"Tout à toi,

"THEOPHILE GAUTIER."

On sait quelle importance Théophile Gautier attachait à l'exécution typographique de ses livres. Homme de goût en toutes choses, il aimait les belles reliures, le papier de luxe, les caractères de choix; ces menus détails le préoccupaient et l'intéressaient vivement. Il s'agissait de la confection d'un livre très riche: *Les Trésors d'art de la Russie ancienne et moderne*; Théophile Gautier ne néglige aucune indication:

"Dans la composition du titre, le nom de l'empereur doit être un peu plus gros que celui de l'impératrice, le mien diffèrent par le caractère de celui de Richebourg et de Carolus Van Raij, enfin être mis en vadette, comme on dit en style d'affiches, et toutefois rester plus petit que les noms officiels. Tâche de bien varier et disposer les caractères, et de donner au titre cette belle forme de vase que recherchent les bibliomanes et les typographes amoureux de leur art.

"Voilà bien de l'embarras, mon cher colonel des métaphores; mais ce sera pour cette livraison seulement. Après, je retourne à Paris avec les notes et les matériaux nécessaires pour l'ouvrage; mais il faut que je reste ici maintenant pour diriger Richebourg et lui indiquer sous l'angle choisi les sujets qu'il doit repro luire. J'ai adopté ta méthode. Je me couche à huit heures et je me lève à quatre pour travailler; mais j'ai bien de la peine à éviter les invitations; c'est une vraie calamité. Les gens du monde, qui dorment toute la journée et ne font rien, ne comprennent pas que leur vie ne peut cadrer avec la nôtre. Le peu que j'ai fait ici, je l'ai fait dans ces heures de solitude et de recueillement nocturnes. Si je n'ai pas beaucoup écrit, en revanche j'ai beaucoup regardé avec mon œil de rat ou de myope, ce qui est synonyme (*mus, rat, ops, œil*)."

Gautier d'ailleurs ne dédaignait pas le calembour.

Il paraît que Théophile Gautier avait sollicité l'autorisation de suivre l'expédition de Chine, en qualité d'historiographe. Les bureaux de la guerre repoussèrent cette demande avec la superbe hauteur qui leur est habituelle. Que leur importait de fournir à un écrivain déjà célèbre l'occasion d'écrire un livre qui aurait pu être le digne pendant de *Constantinople* ou de ses merveilleuses descriptions de la Russie moderne?

"Si j'avais demandé cent mille francs de rente, s'écriait mélancoliquement Gautier, et le poste d'ambassadeur pour mes peines, je crois que je n'aurais pas été plus mal reçu..... Il semblerait que cette chose si simple, envoyer l'un des rédacteurs du *Journal officiel* à la suite de l'expédition de Chine pour décrire le pays, ses habitants, ses mœurs, ses paysages, ses monuments, soit une action énormément absurde, capable de compromettre le succès de la dite expédition. Le *Times* a trouvé le moyen de faire admettre l'un de ses correspondants dans l'armée anglaise; la France, à ce qu'il paraît, n'est ni assez riche, ni assez puissante, ni assez intelligente pour faire comme le *Times*."

Un jour, la fantaisie vint à M. Feydeau de bombarder son ami d'un compliment bizarre. Il lui dit que ses contemporains, s'ils étaient justes, devraient lui décerner le nom de *Goethe français*. M. Feydeau avoua naïvement que cette observation fit sourire le poète:—"Hélas! ajouta Gautier, il m'a toujours manqué au moins une chose pour ressembler complètement à Goethe.—Quoi donc?—Le duo de Weimar."